

Malplaquet, c'est le tournant de notre fortune. Parfois, la France semble s'abandonner, à d'autres moments, brille une lueur d'espoir ; cela suffit et elle se ressaisit. Elle a appris qu'elle peut tenir et dès lors elle vaincra. Malplaquet est l'aube de Denain.

L'ennemi n'en tient pas moins la victoire ; il prend Mons puis Tournai. Si nos troupes ont repris confiance, elle ne s'est pas répandue dans le pays. Une fois encore Louis XIV négocie, consent aux conditions de 1709 et offre même l'Alsace !

La coalition enfle ses exigences et demande même que le roi marche contre son petit-fils. C'en est trop, la nation soutiendra l'effort jusqu'au bout. Les chevaux manquent comme le pain, le soldat maraude ; en 1710 on ne peut atteler que soixante pièces de canon. Heureusement, devant le réseau de nos places, les alliés restent frileux.

Ils vont mettre deux ans à gagner quelques lieues ; ce ne sont que des sièges, défenses de lignes et attaques savantes avortées sur une canonnade. L'artillerie augmente encore ses calibres et le poids de ses pièces ; Villars proteste puis se résigne.

L'objectif des alliés, c'est Paris ; la route naturelle des armées, mais il faudrait réduire une à une toutes les places ; de Mons à Valenciennes, au Quesnoy, Landrecies et à Guise. Ils préfèrent la tourner et agir en largeur. La campagne de 1710 s'y consume et leur coûte 30 000 hommes. Villars se contente de les harceler ! Malplaquet l'a assagi.

Ainsi le front d'attaque s'étale ; la profondeur de notre réseau défensif diminue et nous n'avons plus qu'une seule ligne de places fortes. Sur une nouvelle ligne de cours d'eau, nous restons en 1711, sur la défensive ; les négociations paralysent l'offensive de l'ennemi, qui se réduit par la prise de Bouchain en juillet/août, qui tombe en six semaines.

Ce sera la dernière campagne de Malborough.